

Quelques arpents de France *L'Amante anglaise et J'ai gêné et je gênerai*

Diane Godin

Number 104 (3), 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26404ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, D. (2002). Review of [Quelques arpents de France : *L'Amante anglaise et J'ai gêné et je gênerai*]. *Jeu*, (104), 73–75.

Quelques arpents de France

À l'automne 2001, l'Espace GO inaugurait l'événement « France au Québec/la saison » avec au programme trois productions françaises revisitant des textes contemporains : *l'Amante anglaise* de Duras, *J'ai gêné et je gênerai*, d'après des textes du dramaturge russe Daniil Harms, et *les Bonnes* de Genet¹. Cette initiative visait à donner un aperçu des diverses avenues empruntées par quelques metteurs en scène de l'Hexagone qui, sans rompre avec la tradition, tentent d'en renouveler la vision en proposant un cadre scénique original et plus éclaté que ce à quoi un certain théâtre français a pu nous habituer.

L'Amante anglaise

TEXTE DE MARGUERITE DURAS. MISE EN SCÈNE : MICHEL RASKINE, ASSISTÉ DE GWENAËL MORIN ; COSTUMES : JOSY LOPEZ ; LUMIÈRES : THIERRY GOUIN ; SON : FRANCK MOREL ; RÉGIE GÉNÉRALE : MARTIAL JACQUEMET. AVEC MARIEF GUITTIER (CLAIRE LANNES), GUY NAIGEON (PIERRE LANNES) ET MICHEL RASKINE (L'INTERROGATEUR). PRODUCTION DU THÉÂTRE LE POINT DU JOUR (LYON), PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 12 AU 15 SEPTEMBRE 2001.

Dans le dédale durassien

L'événement s'ouvrait avec une pièce de Marguerite Duras, *l'Amante anglaise*, dans une mise en scène de Michel Raskine. L'œuvre s'inspire d'un fait judiciaire rapporté en 1952 au sujet d'une femme ayant commis un crime particulièrement troublant, crime que l'auteure a transposé en faisant de la victime, au lieu du mari, une proche parente de la meurtrière : petite-bourgeoise dans la cinquantaine installée à Viorne depuis son mariage avec Pierre, Claire Lannes est en effet soupçonnée d'avoir assassiné sa cousine Marie-Thérèse

Bousquet, une sourde et muette dont on a retrouvé des fragments de corps disséminés dans plusieurs wagons de trains. Seule la tête manque au *puzzle* mais, d'emblée, Claire avoue avoir bel et bien tué sa cousine, sans motif apparent. La pièce repose entièrement sur les versions des deux époux, qui répondent successivement aux questions d'un interrogateur dont on n'entend tout d'abord que la voix amplifiée par un micro.

Codirecteur, avec André Guittier, du Théâtre Le Point du Jour de Lyon, Raskine a entrepris ici de donner plus de chair, si l'on peut dire, à l'âme durassienne en jouant sur une perspective scène-salle qui abolissait la frontière entre les acteurs et les spectateurs, ces derniers

J'ai gêné et je gênerai

D'APRÈS LES ÉCRITS DE DANIIL HARMS, DANS UNE TRADUCTION DE JEAN-PHILIPPE JACCARD. MISE EN SCÈNE : ÉMILIE VALANTIN ET JEAN SCLAVIS ; SCÉNOGRAPHIE : NICOLAS VALANTIN ; LUMIÈRES : GILLES RICHARD ; MUSIQUE : SERGE BESSET ; VOIX : STANISLAV FEDOZZOV ; MANIPULATION ET INTERPRÉTATION : ÉMILIE VALANTIN ET JEAN SCLAVIS. PRODUCTION DU THÉÂTRE DU FUST (MONTÉLIMAR), PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 19 AU 22 SEPTEMBRE 2001.

1. Au sujet de ce dernier spectacle, on peut lire les articles de Marie-Christiane Hellot, « Du risque, du réconfort... et de la pertinence de monter *les Bonnes* et *Catoblépas* » (*Jeu* 101, 2001.4, p. 93-98), et de Philip Wickham, « Genet revisité » (*Jeu* 102, 2002.1, p. 51-54).



assistant à l'interrogatoire des époux Lannes un peu comme des jurés assignés à un procès. Installé sur deux rangées en gradin se faisant face, sous un éclairage cru, le public voit tout d'abord apparaître sur un côté de la scène les deux protagonistes assis à bonne distance l'un de l'autre dans une salle de théâtre abandonnée de tout spectateur. Ils sortent peu à peu de la pénombre pour répondre aux questions de l'Interrogateur, Claire Lannes arpentant le petit espace qui sépare les gradins, son époux prenant place sur une chaise de tribunal juchée à l'autre extrémité de la scène. Raskine, qui interprète lui-même le rôle de l'Interrogateur, quittera son micro pour rejoindre cet espace de jeu, où il poursuivra un processus visant moins à connaître les motifs du crime qu'à faire jaillir les souvenirs et les pensées obscures des personnages.

L'Amante anglaise de Marguerite Duras, mise en scène par Michel Raskine. Spectacle du Théâtre Le Point du Jour (Lyon), présenté à l'Espace GO en 2001. Sur la photo: Michel Raskine et Marieff Guittier. Photo: Marc Enguerand.

Quelque chose de fascinant nous tenait dans cette production: le sujet et le texte de Duras, bien sûr, mais aussi, surtout peut-être, la présence magnétisante de Marieff Guittier, qui donnait au personnage de Claire ce côté à la fois rêche et quasi extatique propre

aux êtres durassiens, naviguant dans une sorte de détachement au monde et de ravissement intérieur. À côté, la prestation de Guy Naigeon dans le rôle de Pierre Lannes m'a semblé plus maladroite, étriquée, peut-être à cause du caractère démuné de son personnage. L'intervention de Raskine, sobre, laissait suggérer une sorte de rupture fictionnelle, dans la mesure où sa présence pouvait très bien passer pour celle du metteur en scène de la pièce, c'est-à-dire Raskine lui-même interrogeant les personnages de Duras. On se demandait d'ailleurs pourquoi il n'avait pas tenté de pousser l'expérience jusqu'à inscrire ses propres questions dans le texte...

Marionnettes à humeurs variables

Dans un tout autre registre, les courts écrits de Daniil Harms et les marionnettes du Théâtre du Fust nous ont transportés dans un univers miniaturisé et absurde où l'humour se fait coupant. Harms, qui vécut en Russie dans la première moitié du XX^e siècle, était un intellectuel adepte de l'avant-garde littéraire qui a déferlé sur l'Europe après la Grande Guerre. Inspiré par le surréalisme et le futurisme, son irrévérence et sa causticité se sont toutefois vite heurtées à l'âpreté d'un régime peu réceptif à

la différence. Bâillonné, exilé, psychiatrisé, il mourut en 1942 dans le dénuement le plus total, laissant derrière lui une œuvre constituée de brefs écrits à la langue pernicieuse et de quelques textes destinés aux enfants. Ce n'est qu'au début des années 90, après la chute du mur de Berlin, que ses manuscrits ont pu refaire surface et bénéficier, grâce aux bons soins de Jean-Philippe Jaccard, d'une traduction française qui leur assure une plus large diffusion.

J'ai gêné et je gênerai, d'après les écrits de Daniil Harms, mis en scène par Émilie Valantin et Jean Sclavis. Spectacle du Théâtre du Fust (Montélimar), présenté à l'Espace GO en 2001. Sur la photo: Émilie Valantin. Photo: Nicolas Valantin.

Il n'est pas étonnant qu'Émilie Valantin ait eu un coup de cœur pour la prose incisive et la forme « miniature » des textes de Daniil Harms. Visant un public d'adultes, la compagnie de théâtre de marionnettes qu'elle dirige depuis plus de vingt-cinq ans se veut engagée dans une recherche artistique liée aux enjeux de la cité. Pour *J'ai gêné et je gênerai*, elle a réuni quelques brèves de l'écrivain russe et concocté ainsi, avec son complice Jean Sclavis, une suite de saynètes impertinentes aux situations parfois kafkaïennes, campées par des marionnettes de taille réduite qui s'agitent à l'intérieur de petites cases incrustées dans un immense cadre rotatif permettant les déplacements entre haut et bas. Au centre de ce dispositif scénique est couché, immobile et presque

imperceptible tant il se fond à l'ensemble, un homme de chair et d'os emmitoufflé dans une couverture dont on devine qu'elle lui tient lieu de camisole de force; lorsqu'il fait mine de vouloir bouger ou que les poupées absurdes tentent de l'expulser, il déclare promptement: « J'ai gêné et je gênerai. »

L'intérêt de ce spectacle résidait sans nul doute dans l'ingéniosité de cette mise en scène toute en finesse et en rigueur. Si les textes de Harms ne m'ont pas tout à fait convaincue de leur valeur littéraire (j'avoue m'en être lassée assez vite), la vision que nous en proposait le Théâtre du Fust m'a parue exceptionnelle d'intelligence et d'acuité. Dans un monde où la bêtise, la perversité, l'inertie sociale semblent mener, encore et toujours, le bal des nations, le parti pris artistique d'Émilie Valantin et de sa troupe a quelque chose de rassurant. On ne peut qu'espérer revoir un jour sur nos scènes le travail de cette compagnie aux marionnettes subversives. **J**

